

CORPUS

Corpus

5 | 2006

Corpus et stylistique

Jean-Michel Gouvard (éd.) — *De la langue au style*.
Lyon : Presses universitaires, 2005, 444 pages, 25
euros

Véronique Magri-Mourgues



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corpus/531>

ISSN : 1765-3126

Éditeur

Bases ; corpus et langage - UMR 6039

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

ISSN : 1638-9808

Référence électronique

Véronique Magri-Mourgues, « Jean-Michel Gouvard (éd.) — *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires, 2005, 444 pages, 25 euros », *Corpus* [En ligne], 5 | 2006, mis en ligne le 26 août 2007, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/531>

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

© Tous droits réservés

Jean-Michel Gouvard (éd.) — *De la langue au style*. Lyon : Presses universitaires, 2005, 444 pages, 25 euros

Véronique Magri-Mourgues

- 1 Dans une introduction générale, J.-M. Gouvard rappelle les fondements historiques des débats sur la nature des rapports entre langue et style, en mettant en parallèle la stylistique linguistique du père fondateur Ch. Bally développée dans *Traité de stylistique française* (1909) et la stylistique littéraire de L. Spitzer explicitée dans *Études de style* (1970). Si Bally privilégie la langue orale commune et Spitzer le texte écrit littéraire, tous deux se rejoignent cependant par une même « méthode circulaire » ou inductive définie par un constant aller-retour entre le détail du fait de langue et le discours dans sa globalité et par l'étude des interactions entre les constituants du discours, conçu comme un système. J.-M. Gouvard rend compte avec clarté des distinctions que Bally a d'abord établies entre stylistique collective, stylistique individuelle et style d'auteur, pour finalement les abandonner partiellement. Stylistique individuelle et style d'auteur s'appuient sur des moyens d'expression linguistiques similaires ; dès lors, la question essentielle reste celle de l'analyse d'un procédé expressif commun comme procédé littéraire éventuel, c'est-à-dire porteur d'une marque individuelle et d'une intention esthétique.
- 2 L'article d'É. Bordas, *Enseigner la stylistique*, propose un parcours historique « qui est aussi une politique » des diverses approches théoriques qui fondent la méthode d'analyse stylistique. C'est en fait la stylistique, dans sa pratique universitaire, qui intéresse É. Bordas, et notamment l'exercice proposé aux concours du CAPES et de l'Agrégation de Lettres Modernes, seule représentation de cette discipline pour la plupart des étudiants. A la place de la stylistique atomiste qui s'attache à l'analyse de micro-structures comme productrices de sens au niveau d'un extrait de texte littéraire, l'auteur préconise des manières de « leçons stylistiques », consacrées à des procédures textuelles, évaluées à

l'échelle d'un écrivain, d'un genre, d'un courant littéraire, d'une époque. Ces propositions paraissent en effet bienvenues : elles demandent, certes, plus d'érudition de la part des étudiants en perdant en « technicité » mais elles promettent peut-être plus de réussite que l'épreuve-marathon proposée actuellement aux concours.

- 3 Dans l'article, *Des styles au style. Genres littéraires et création de valeur*, A. Jaubert revient sur la définition de la stylistique par son objet, « le style du discours ». L'enjeu de l'exposé est de montrer que le style est foncièrement bipolaire, tendu entre particulier et universel. Traduisant le processus d'une appropriation du langage, le discours porte à la fois les traces d'une subjectivité et les marques du genre dans lequel il s'inscrit. Pour illustrer la démarche stylistique qui vise « l'émergence d'une valeur du discours », A. Jaubert prend l'exemple d'une forme-sens chez Voltaire, la prédication incidente de l'apposition. D'autres exemples littéraires variés sur le plan historique comme générique concrétisent ce double point de vue de la stylistique, qui s'exerce au niveau local et global et qui manifeste l'interaction entre un trait stylistique et le cadre pragmatique de l'œuvre.
- 4 B. Buffard-Moret s'interroge dans *Chanson populaire et chanson poétique : un même style ?* sur les paramètres de la chanson populaire et décrit leur reprise éventuelle par la chanson poétique. Le motif de la légèreté métrique, réalisé au travers des vers courts, hétérométriques et souvent impairs de la chanson poétique est d'abord analysé. Le couplet de la chanson populaire se retrouve dans les distiques et les tercets poétiques tandis que les strophes longues reposent sur des structures de répétition, comme l'antépiphore. Les assonances populaires sont en revanche remplacées par la musique des rimes riches.
- 5 Les deux contributions suivantes s'intéressent à des constantes grammaticales susceptibles d'être exploitées par un auteur. L'article de J. Gardes-Tamine *De la grammaire à la stylistique : de l'ordre des mots* s'ouvre sur l'énoncé paradoxal que « tout est grammaire », aplanissant les réflexions qui tentent de faire la part entre langue et style. Au fil d'un long préambule qui légitime le travail sur le corpus écrit, elle livre des réflexions intéressantes et souvent à contre-courant, sur la pragmatique, l'acte de référenciation opéré par le langage, la linéarité de la chaîne graphique. La question de l'ordre des mots n'est qu'un exemple de la définition du style comme « l'utilisation optimale et concertée des virtualités qu'offre la langue » ; on peut au passage s'interroger sur le sens à donner à l'adjectif « optimale » dans cet énoncé. L'examen de l'ordre sujet-verbe et substantif-adjectif épithète est l'occasion d'énumérer les différents paramètres au niveau strictement grammatical qui régissent l'ordre des mots, qu'ils reposent, au niveau phrastique, sur des relations structurales, des positions ou des zones, et, au niveau textuel, sur des places rhétoriques ou métriques. On retiendra plus particulièrement ce concept de « zone » emprunté aux grammairiens danois qui paraît le plus novateur dans cette typologie.
- 6 On saura gré à l'article d'A. Fontvieille, *Figures d'apposition*, de renouveler, par de micro-analyses stylistiques très précises, la problématique de l'apposition. Après une mise au point définitionnelle de ce qui est, à l'origine, envisagée comme une figure de construction, l'auteure analyse l'incidence de l'expansion appositive au sujet sur la courbe mélodique de la phrase ; la dissymétrie introduite est étudiée au niveau textuel et phrastique. Cette expansion s'analyse en termes de rupture rythmique et syntaxique – notamment chez Nathalie Sarraute – jusqu'à quelquefois prendre le pas sur la prédication dite première. L'auteure termine en réintroduisant finalement l'apposition dans la

rhétorique par la voie inattendue mais convaincante de l'hypotypose. On peut sans doute regretter l'assimilation trop rapide entre apostrophe et apposition au cours de l'exposé.

- 7 J.-M. Adam, *Stylistique ou analyse textuelle ?*, resitue la linguistique textuelle au sein de l'analyse des discours et propose une analyse échelonnée du texte conçu comme une forme-sens singulière. Le fragment 128 des *Caractères* de La Bruyère sert d'illustration à cette méthode d'analyse qui concerne tous les niveaux du texte, depuis la phrase jusqu'au texte tout entier, en passant par les unités intermédiaires des périodes et des séquences. L'étude du rythme de la période oratoire s'appuie d'abord sur la segmentation du texte opérée par la ponctuation, qui reste inséparable des facteurs de cohésion textuelle que sont les anaphores et les isotopies. Au niveau supérieur des séquences, le mouvement argumentatif anime la description des paysans pour en faire un plaidoyer contre la misère des campagnes, sous-tendu par un dispositif énonciatif objectif. L'inscription du texte dans le genre des *Caractères* définit un autre niveau, interdiscursif. Un schéma explicite avec clarté les huit niveaux proposés de l'analyse textuelle, où se révèle à chaque fois le style, et où la sémiotique, la linguistique de l'énonciation, la pragmatique, par exemple, se positionnent dans une complémentarité ordonnée.
- 8 G. Philippe s'interroge sur la pertinence des positions actuelles qui définissent la stylistique comme « une catégorie énonciative » et qui se construisent sur une théorie du sujet et de la communication, en réaction aux propositions structurales qui attribuent une vocation essentiellement référentielle au style. Il démontre l'insuffisance de la linguistique énonciative à rendre compte de l'étagement énonciatif des textes narratifs et des stratégies d'effacement énonciatif. La densité des marquages énonciatifs aptes à actualiser un énonciateur reste un autre point trop variable pour être choisi comme un paramètre stylistique. La linguistique énonciative ne fournit qu'une analyse partielle d'un texte ; une analyse stylistique ne saurait s'y limiter. L'article précédent de J.-M. Adam l'a d'ailleurs placée à un niveau de l'analyse textuelle, celui de la sémantique. L'originalité de l'article de G. Philippe réside, pour une part, dans ce parallèle établi constamment entre l'analyse filmique et l'analyse textuelle.
- 9 L'article suivant de O. Galatanu, *La sémantique des modalités et ses enjeux théoriques et épistémologiques dans l'analyse des textes* assure la continuité avec l'article précédent par la définition de la modalisation discursive qui implique la présence d'un sujet communicant. L'analyse sémantique des modalités est sous-tendue par un modèle théorique, la « sémantique des possibles argumentatifs » (SPA), qui fait l'objet d'une recherche en cours de l'auteure. Dans le cadre d'un discours, les possibles argumentatifs d'un mot peuvent être définis comme les associations potentielles du mot avec ses éléments de signification stables (ses stéréotypes) orientées positivement ou négativement, sur le plan axiologique. C'est seulement à la fin de l'article et brièvement que l'apport du modèle de la SPA à l'analyse textuelle est évalué.
- 10 M. Dominicy et F. Martin, dans *Perspectives et vérité dans la narration* s'intéressent aux « propositions cachées » véhiculées par certains énoncés, qui expriment un « dire sans vouloir dire ». Ces propositions cachées sont distinguées d'autres expressions non explicitées comme le présupposé ou l'implicature conversationnelle. Le point de départ de la démonstration se fonde sur des locutions prépositionnelles, « à cause de » et « au travers de ». La portée littéraire de la théorie proposée est évaluée au travers d'extraits du roman *Le Guépard* de G. Tomasi de Lampedusa et mise à l'épreuve par la traduction des mots « di » et « da » en italien, rendus par « de » et « par » en français. Le génitif de matière, de partie ou d'ajout exprimés par les compléments en « de », commutent

souvent avec le complément d'agent en « par ». L'objectif de la démonstration et des analyses minutieuses du texte est de prouver que l'emploi de l'une ou l'autre construction en « de » ou en « par » pour traduire les formes italiennes « di » ou « da » met en jeu des propositions cachées en relation avec la réalité décrite. Ces propositions cachées n'ont pas d'impact vériconditionnel, ne faisant pas partie des conditions de vérité de l'énoncé, mais participent à la vérité narrative. L'articulation entre fait linguistique et interprétation littéraire se révèle particulièrement fine et d'autant plus convaincante dans cet article qu'elle repose sur l'exercice de la traduction qui exige, elle-même, une double compétence, de linguiste et de stylisticien.

- 11 J. Sanchez, *Représentations et actualisation dans un texte de Francis Ponge*, propose une analyse du poème *La Chèvre* de Francis Ponge qui veut dégager les principes générateurs du texte, à partir des concepts de *flou*, de *force* et de *actualisation des représentations*, fondées sur le principe d'intentionnalité de Searle et particularisés au discours poétique. L'application pratique au poème de Ponge éclaire ces notions difficiles, tout en revenant en fait à des études plus attendues, comme celle de la détermination nominale ou des variations des représentations de la chèvre. L'enjeu principal de l'explication, dont l'appareil théorique préalable aurait pu être allégé, est de montrer que le texte se constitue en analogue verbal de l'objet de la représentation ; l'analogie entre verbe et monde peut être définie plus généralement comme caractéristique de la manière pongienne.
- 12 La contribution suivante de F. Corblin, *Les chaînes de la conversation et les autres*, démontre, dans un exposé limpide et convaincant, que l'usage des expressions référentielles est différent dans la conversation et ce qui est appelé le *discours à interlocuteur générique* ou virtuel dont le prototype serait l'écrit littéraire de fiction. Dans le premier type de discours, les chaînes conversationnelles sont pauvres et la variation des désignateurs limitée à un seul désignateur propre, contraint par l'inscription dans une communauté épistémique effective et concrète – *ensemble d'individus unifié par des connaissances ou croyances* – et à des reprises pronominales. Au contraire, le second type de discours se caractérise par une liberté beaucoup plus étendue pour l'emploi des chaînes référentielles, liée à une communauté épistémique elle-même variable, qu'elle simule la familiarité avec le lecteur ou qu'elle s'étende à un cercle élargi qui permette l'emploi de désignateurs génériques. Cette souplesse du texte écrit est illustrée par une comparaison judicieuse entre les usages de Zola et de Flaubert dans deux romans et par l'explicitation de cas particuliers, comme l'alternance entre le nom complet et le prénom, dans la conversation et dans un roman de M. Duras. Cet article ouvre encore d'autres perspectives et serait sans doute à exploiter notamment pour une réflexion sur les désignateurs comme marqueurs éventuels de fictionnalité.
- 13 Les deux articles suivants prennent pour objet les démonstratifs. Le premier de M.-N. Gary-Prieur, *La référence démonstrative comme élément d'un style*, propose de voir dans le démonstratif un instrument de référenciation spécifique et porteur d'effet de style. Il s'intéresse aux groupes nominaux en première mention qui s'opposent aux groupes de reprise ; la référence personnelle apparaît essentielle pour les démonstratifs et guide l'analyse qui se déploie en deux volets très clairs, les groupes nominaux simples et les groupes nominaux avec compléments. Les premiers inscrivent le référent dans l'univers subjectif particulier construit par le « je » locuteur et installent d'emblée le lecteur au cœur de cet univers ; les seconds peuvent permettre son inscription dans un univers de discours commun au locuteur et au destinataire, sur le mode de la généralité s'il s'agit du

lecteur potentiel, envisagé non pas comme un rôle mais comme un individu dont l'expérience personnelle est sollicitée.

- 14 G. Kleiber, *Démonstratifs et pratique des textes littéraires*, entend proposer une vue d'ensemble du démonstratif, qui permettrait de réunir ces différents emplois ordinairement constatés. Le tour de force de l'auteur est de réussir à envisager les multiples facettes du démonstratif à partir de l'analyse minutieuse d'un seul exemple pour l'essentiel, en apparence anodin, extrait des *Météores* de M. Tournier et construit sur le modèle *ce + numéral cardinal + -là*. C'est l'occasion de revenir sur la notion d'anaphore, valide seulement dans le cas d'une homogénéité énonciative entre les phrases ou, plus particulièrement, sur celle d'anaphore nominale. L'article répond ensuite à deux questions : celle du partage entre les particules adverbiales *-ci* et *-là* accolées aux démonstratifs, expliqué par le recours aux opérations référentielles ; celle enfin du choix du démonstratif même, justifié par l'introduction obligée d'une nouveauté dans le discours.
- 15 Y.-Ch. Morin, *Liaison et enchaînement dans le vers aux XVIe et XVIIe siècles*, propose un article quelque peu décalé par rapport à l'orientation du recueil, puisque son objet est de suivre l'évolution historique de la prononciation des consonnes en finale de mots dans la poésie, tout au long d'un parcours érudit émaillé de références savantes sur les questions de la liaison, de la troncation ou encore de l'élision.
- 16 B. Vouilloux, propose une réflexion originale sur « les prédicats stylistiques », autrement dit sur les mots employés pour tenir un discours sur les œuvres, littéraires ou autres. Se situant au niveau métadiscursif, le débat n'est plus entre langue et style mais entre langue critique du style et style. Pour la clarté de l'exposé, l'auteur fait la part entre prédicats caractérisants et prédicats déterminatifs. Ces derniers permettent d'établir une identité stylistique reconnaissable, qu'il s'agisse du style d'un auteur ou du style d'une époque. Les prédicats caractérisants, quant à eux, se divisent en prédicats classifiants descriptifs, qu'ils soient génériques (« lyrique ») ou non (« bleu »), et en prédicats axiologiques qui peuvent être mi-descriptifs, mi-appréciatifs (« gracieux »). Tous deux réinsèrent l'objet d'étude dans une série d'œuvres qui présentent des propriétés similaires mais toujours contingentes, variant selon le point de vue adopté. L'article se termine sur la notion de transfert de prédicats d'une catégorie à l'autre : les déterminatifs peuvent traverser les époques et devenir caractérisants – par exemple quand on parle d'un style baroque pour un architecte d'aujourd'hui ; symétriquement, certains caractérisants ont glissé au cours du temps dans la classe des déterminatifs – les termes « rococo » ou « impressionnisme » sont à l'origine péjoratifs, avant de devenir objectifs et descriptifs.
- 17 Avec l'article de Michèle Aquien, *L'Etrangeté de Saint-John Perse*, nous revenons à une étude pratique consacrée cette fois à l'œuvre d'un auteur et organisée autour de l'observation du paradigme du mot « étrange », en contexte. Les réseaux lexical et sémantique sont relevés et interprétés en vue de construire un aspect de la poétique persienne.
- 18 Le recueil se termine sur la contribution de Jacques-Philippe Saint-Gérard qui se consacre à des considérations informées sur la pratique lexicographique et dictionnaire française et, en particulier, sur le *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, dont le maniement est rendu plus aisé depuis sa numérisation. Les notices consacrées à A. De Vigny servent d'exemple pour démontrer le travail critique et influent opéré par les choix d'un dictionnaire.

- 19 Une bibliographie étoffée sur la stylistique et le style, en clôture, est particulièrement utile et bienvenue. En conclusion, voici un ouvrage qui rassemble des contributions assez hétérogènes dont l'organisation peut paraître, au premier abord, discutable. On aurait pu regrouper les articles selon leur finalité : les uns ont une visée essentiellement théorique ou méthodologique, les autres sont consacrés à un point d'étude particulier, figure de syntaxe, texte, genre, auteur. Certaines restent quelque peu décentrées par rapport à l'enjeu initial et ne développent guère la dynamique annoncée, de la langue au style. Peut-être cette perspective *a priori* fort stimulante se révèle-t-elle finalement trop large ? Quoi qu'il en soit, le plan du recueil est cependant justifié par J.-M. Gouvard en introduction ; ce qui prouve que tout texte est sujet à une appréciation multiple et mouvante selon l'angle de vue choisi. C'est là sans doute une des leçons de ce recueil foisonnant.